

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 27 MAI 1899

ALFRED DE MUSSET

## SOMMAIRE

TEXTE.—Primes ! Primes ! — Alfred de Musset, par A.-H. de Trémaudan.—La chaudière, par Chs Leduc.—Un mariage Franco-canadien.—Poésie : Les nids, par Abel Letalle.—Poésie : Les pantoufles, par Jules Lanos.—Messe pour un inconnu, par A.-H. de Trémaudan.—Chronique scientifique, par P. Colonnier.—Anciennes expressions, par Ernest Gagnon.—Poésie : Le poème de mai, par Fauvette.—Nos gravures.—La question des îles Samoa.—L'école littéraire.—Le renseignement, par Jules Renard.—Rectification.—Poésie : Notre souveraine, par Dr J.-N. Legault.—M. Louis-Gabriel Picard.—Le choix d'un ministre.—Bibliographie.—Le devoir.—Primes du mois d'avril.—Théâtre.—Conseils pratiques.—Jeux et amusements.—Le jeu de crosse.—La croix.

GRAVURES : Un combat d'avant-garde aux îles Philippines : Les chiens de guerre des soldats américains.—Portraits : Oscar II, roi de Suède ; M. Ed Pailleron, de l'Académie française ; M. et Mme Damien Masson ; M. L. Bélaïr ; M. A.-V. Pilon.—Beaux-Arts : Pense-t-il à moi ?—Gravure du feuillet.—Devinette.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## PRIMES ! PRIMES !!

A la suite de plusieurs observations qui ont été faites au sujet des nouvelles primes accordées par notre journal, l'Administration a résolu de prendre la décision suivante. Il va de soi que ce que nous allons dire ne s'applique absolument qu'aux abonnés, anciens ou nouveaux, qui n'ont aucun compte arriéré. Il va également de soi que notre nouvelle combinaison ne peut être utile qu'à ceux qui envoient d'avance le montant de leur abonnement à l'année qui commence.

L'Administration du MONDE ILLUSTRÉ informe donc ses lecteurs que tous ceux qui paieront d'avance leur année, ou qui fourniront un ou plusieurs abonnements dont ils enverront l'argent, auront le droit de retenir un dollar sur les trois que coûte l'année : ils n'auront donc que deux dollars à envoyer par abonnement d'un an payé d'avance.

Il est bien entendu que tout abonnement qui ne serait payé qu'à la fin de l'année, sera de trois dollars.

Evidemment, ceci annule toutes les primes de livres annoncées précédemment.

La misère est un châtement, la pauvreté une bénédiction.—LACORDAIRE.

L'amour conjugal n'est pas une plante de plein vent et de grand soleil : il lui faut un peu de solitude et d'ombre.—G. DURUY.

M. René Doumic, que le public Montréalais a eu l'avantage et le plaisir d'entendre, il y a quelque temps, a dit à propos de Musset : " Ce n'est point l'éclat des spectacles extérieurs qui le tente, c'est l'émotion des spectacles intimes."

Lisez en effet les œuvres de ce poète, le plus grand et le plus vrai en son genre que la France ait produit depuis La Fontaine, et vous ne manquerez pas de remarquer combien cette parole est exacte.

Chez lui, point de ces descriptions grandioses de la nature, telles que se plaisent à nous les présenter ces deux autres grands poètes Lamartine et Hugo ; point de ces descriptions magnifiques des grandes scènes extérieures de la vie de l'homme, telles que nous aimons à les lire dans les tragédies de Corneille. Un seul homme, à mon humble avis, a été le devancier de Musset : Racine.

Encore est-il nécessaire d'ajouter qu'une différence notable existe entre ces deux grands poètes. Racine ne décrit guère que les sentiments intimes des rois ou des grands personnages : c'est, pour ainsi dire le portedrapeau de l'aristocratie. Musset, au contraire, sait se plier à toutes les conditions et les humbles peuvent se dire qu'il les a chantés aussi bien que les gens d'une classe plus élevée.

Et cependant, dans quel abandon inouï se trouve, depuis longtemps déjà, notre cher Musset ; je dis notre, car il est bien vraiment notre poète, à nous, les jeunes ! Qui mieux que lui a jamais célébré l'état intime de l'âme où l'amour commence à produire ses premiers effets ?

Un des meilleurs amis qui me restent sur les lointains rivages de France m'écrivait, il y a quelque temps, une longue lettre où il me parlait ainsi de de Musset :

J'aurai aussi quelques volumes préférés, entre autres, les *Œuvres Complètes de Musset*, que je lirai, relirai, relirai encore et apprendrai par cœur à force de les répéter et de les faire pénétrer jusqu'au fond de mes entrailles. Je désirerais avoir un portrait de Musset que je mettrais bien en vue, planant au-dessus de tout, afin que le poète, de son sourire, m'élève un peu au-dessus de l'humanité, me fasse oublier la banalité de tous les meubles qui m'entourent et mette dans ma chambrette un peu de sublime, un brin d'idéal.

Moi, vois-tu, j'ai pour Musset de l'amour, mais de l'amour mêlé d'admiration ; je lui voue un véritable culte, presque de l'idolâtrie. Je donnerais dix années de ma vie pour l'avoir connu, de même que j'abandonnerais de bon cœur tout le reste pour avoir écrit la *Lettre à Lamartine*. J'ai même fait le vœu, dès que je gagnerai par moi-même quelque argent, de lui faire oublier l'anniversaire du jour de sa mort, l'indifférence des autres.

De quelque nom d'ailleurs que le regret s'appelle L'homme, par tout pays, en a bien vite assez.

Hélas ! pour lui aussi, cette funeste prédiction s'est accomplie. Les hommes, animaux (\*) égoïstes, l'ont eu bien vite oublié ! L'indifférence s'est bientôt fait sentir pour lui comme pour tant d'autres, et dans ce siècle pratique et mercantile, où l'on n'a même plus le culte du génie, le silence, le vide se sont faits autour de ce grand nom.

Il y a deux ou trois ans, j'ai vu dans le journal littéraire les *Annales*, que le jour de son anniversaire deux personnes seulement étaient venues prier ou méditer sur sa tombe. Un jeune homme qui a laissé au poète des fleurs et des vers, et une dame du monde, qui, pas une année, ne manque son pieux pèlerinage. Ceci m'a navré et j'ai promis, dès que je le pourrai, d'adresser, tous les ans, des fleurs pour être mises sur la tombe du poète, le jour anniversaire de sa mort. Je suis sûr que ce don d'un cœur qui l'a aimé et compris fera plaisir à Musset. De plus, chaque fois que je me trouverai à Paris ce jour-là, j'irai sur sa tombe lui parler à travers la terre et m'entretenir avec sa grande âme.

J'ai aussi une idée chère. Dès que pourrai me garnir une chambre, je voudrais qu'elle fût absolument pareille à celle de Musset ; mais il me faudra pour cela des renseignements que je ne pourrai peut-être pas obtenir.

Certes, il y aurait bien des choses à reprendre dans

(\*) Un philosophe a dit : " L'homme est un animal raisonnable."

cette appréciation faite à la hâte—dans tout le feu de la jeunesse—de l'abandon où se trouve un des plus grands noms français de la littérature du XIXe siècle : il est juste, néanmoins, de faire remarquer que l'ingratitude—une ingratitude indifférente, la pire de toutes—a payé de ses efforts Alfred de Musset.

Certaines personnes me diront peut-être que les œuvres de ce grand écrivain contiennent des passages qui devraient empêcher de les mettre entre les mains de tout le monde. Je l'admets : mais combien y a-t-il de magnifiques chapitres pour racheter les passages défectueux ? Je n'en veux pour preuve que les lignes suivantes de l'*Esprit en Dieu*, citées par le Révérend Père Faure dans son bel ouvrage de *l'Infini dans l'homme* :

Ah ! pauvres insensés, misérables cerveaux,  
Qui de tant de façons avez tout expliqué,  
Pour aller jusqu'aux cieux il vous falait des ailes ;  
Vous aviez le désir, la foi vous a manqué.  
Je vous plains ! votre orgueil part d'une âme blessée.  
Vous sentiez les tourments dont mon cœur est renpli,  
Eh vous la connaissiez, cette arière pensée  
Qui fait frissonner l'homme en voyant l'infini !  
Et bien, prions ensemble ; abjurons la misère  
De vos calculs d'enfant, de tant de vains travaux.  
Maintenant que vos corps sont réduits en poussière,  
J'irai m'agenouiller pour vous sur vos tombeaux.  
Venez, rhéteurs païens, maîtres de la science,  
Chrétiens des temps passés et rêveurs d'aujourd'hui,  
Croyez-moi ; la prière est un cri d'espérance !  
Pour que Dieu nous réponde, adressons-nous à lui.

D'ailleurs, lisez *Rolla*, lisez les *Confessions d'un enfant du siècle*, et dans ces pages troublées, dites-moi si Musset ne donne pas des leçons utiles et sérieuses à ceux qui, dans les siècles à venir, seraient tentés de l'imiter. Comme il se plaint, cet homme, du mal qu'ont fait à notre société déchu, Voltaire et ses admirateurs !

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire  
Voltige-t-il encor sur tes os décharnés ?  
Ton siècle était, dit-on, trop jeune pour te lire ;  
Le nôtre doit te plaire, et tes hommes sont nés !

Je ne crois pas, ô Christ, à ta parole sainte :  
Je suis venu trop tard, dans un monde trop vieux !  
D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte :  
Les comètes du nôtre ont dépeuplé les Cieux.

Quel homme, plus que Musset, a goûté des charmes empoisonnés de la passion ? Quel homme, plus que lui, a parlé en termes plus justes du mal qu'ils font à l'âme ?

Ah ! malheur à celui qui laisse la débauche  
Planter le premier clou sous sa mamelle gauche !  
Le cœur d'un homme vierge est un vase profond :  
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,  
La mer y passerait, sans laver la saoullure,  
Car l'abîme est immense... et la tache est au fond !

O peuples des siècles futurs ! lorsque vous serez courbés sur vos charrues, dans les vertes campagnes de la patrie ; lorsque vous verrez sous un soleil pur et sans tache, la terre votre mère féconde, sourire dans sa robe maternelle au travailleur, son enfant bien aimé ; lorsque, essayant sur vos fronts tranquilles le saint baptême de la sueur, vous promèneriez vos regards sur l'horizon immense, où il n'y aura pas un épi plus haut que l'autre dans la moisson humaine, mais seulement des bluets et des marguerites au milieu des blés jaunissants ; oh ! alors, hommes libres, lorsque vous remercierez Dieu d'être nés pour cette récolte, pensez à nous qui n'y serons plus ; dites-vous que nous avons acheté bien cher le repos dont vous jouirez, plaignez-nous plus que tous vos pères, car nous avons beaucoup des maux qui les rendaient dignes de plaintes, et nous avons perdu ce qui les consolait !

Enfin, pour ne dire que quelques mots du style enchanteur de ce grand écrivain, ne vous semble-t-il pas, en le lisant, que les termes dont il se sert sont ceux-là mêmes dont vous vous serviriez vous-mêmes si vous aviez à expliquer le même sujet ? Est-il rien de plus naturel que les tournures de phrases dont il se sert, rien de plus simple que la façon avec laquelle sont menés ses récits ?

Je ne sache pas qu'à l'instar de La Fontaine il travaillât son vers et son style en général ; il est facile de remarquer d'ailleurs que chez lui tout coule de source. Aussi est-il juste d'ajouter que les fautes ne manquent